

Le Tigre déconfiné

Le magazine du Comité de l'Histoire du Lycée Clemenceau de Nantes

Numéro 18 - Le 11 juillet 2021

Denis DEHGAN

Un « seconde » en mai 68 : la tourmente



Denis Dehgan, élève du lycée Jules Verne puis à partir de la seconde, de septembre 1967 à juin 1970, élève du lycée Clemenceau, travaille à renouer les fils de son passé.

Après des études médicales et quelques années comme médecin hospitalier puis comme expert auprès des tribunaux, après de nombreuses années vécues à l'étranger (notre homme a étudié quatre ou cinq langues dont, famille oblige, le russe et le farsi), il a posé ses valises à Pénestin, dans le Morbihan, face à l'océan et surtout loin du vain tumulte de la ville.

Récemment il a pris contact avec le site du Vieux-Bahut de l'Amicale des Anciens Elèves et est ainsi entré en relation avec le Comité de l'histoire du lycée.

Nous remercions chaleureusement Denis Dehgan pour ce *Tigre déconfiné* N°18 qui nous offre un témoignage de cette année 1968 sans pareille !

Jean-Louis Liters

Responsable de publication : J.-L. Liters

Adresse e-mail : jeanlouis.liters@gmail.com



Lycée Clemenceau – 1967-1968 - Seconde C

L'identification vous paraît-elle bonne ?

Mai 68

C'est mon expérience de mai 68 au lycée Clemenceau qui va faire l'objet de ce récit. Je doute sérieusement qu'il apporte quoi que ce soit à l'histoire. D'autant que le principe des grèves est justement de ne *pas* être là où on doit être en théorie – et pour un lycéen, c'est au lycée qu'on doit se trouver. On n'en attendra donc pas grand-chose sinon le témoignage d'un élève lambda qui disposait d'assez de liberté pour assister à certains événements, voire y participer.

En septembre 1967, j'étais nouveau à Clemenceau et j'avais quinze ans depuis quelques mois. J'étais en C et je n'ai pas tardé à remarquer un garçon tout à fait remarquable dans ma classe. Il s'appelait Gérard Boucher, il avait un an d'avance, et c'était un élève particulièrement doué. Alors que certains sont des matheux presque nuls dans les autres matières (qui ne les intéressent d'ailleurs pas), que d'autres brillent en lettres, en langues, mais sont à la peine en mathématique, Gérard émerveillait les professeurs par sa polyvalence.

Notamment monsieur Penfrat, le prof de français, que Gérard critiquait pourtant pour ses cours bien trop « scolaires » disait-il. Pourtant, pensai-je sans lui dire, n'est-ce pas normal d'être *scolaire* quand on est dans une école ? Penfrat m'aimait bien, et par loyauté, je ne l'aurais jamais critiqué. Or le père de Gérard était professeur de lettres classiques, ce qui expliquait les idées précises de mon ami sur cet enseignement. Mais quelle était la part de piété filiale ?

Il se trouve que j'ai passé mon bac de français en fin de première. Comme j'avais « cartonné », j'étais délié de toute obligation dans cette matière en terminale. Mais je me suis inscrit, par plaisir. C'est le père de Gérard qui assurait les cours. De fait, c'était un professeur charismatique, dont l'enseignement était original et passionnant. Certes, il nous avait fait étudier La Nausée...

J'ai souvenir d'être allé chez mon ami plusieurs fois. Au fond du garage où était installée la table de ping-pong, j'allais récupérer les balles perdues dans des rayonnages remplis d'ouvrages de la collection Guillaume Budé. Ils couvraient tout le mur du haut en bas : impressionnant témoignage de culture antique... et d'un investissement colossal étant donné le coût d'un seul volume chez cet éditeur.

Gérard étonnait monsieur Penfrat, mais aussi notre prof de math : outre qu'il réussissait toujours la fameuse *cinquième question* destinée aux meilleurs, il lui arrivait de proposer des solutions alternes aux problèmes – solutions dont il discutait librement avec le prof ce qui mettait le reste du troupeau dans une position nettement inférieure à celle de ces géants.

Assez vite, je me suis lié avec lui. Il avait aimanté autour de lui une petite bande. Il y avait Pierre Canette qui se réclamait volontiers de son origine ouvrière, appelait à la révolution et parlait de l'*égalité* d'un ton coupant comme une guillotine – alors qu'il était très gentil. Il avait pour ami Jean-Louis Billiard, un peu son contraire : toujours souriant, d'une élégance recherchée, appréciant l'humour. Philippe Viel jouait comme moi de la musique classique, ce qui nous rapprochait, et il

était d'une humeur toujours égale et modérée. Nous formions le club des cinq – avez-vous reconnu Dagobert ?

Nous étions demi-pensionnaires, et après le repas durant lequel le grand Montel, premier de table, *saquait* les autres en frites chaque fois qu'il y en avait, nous avions une heure de récré. Nous allions nous asseoir du côté des vélos et des mobs, et nous fumions des gauloises et des gitanes – il me semble que c'était toléré du moment qu'on se cachait. Un jour, j'ai apporté un jeu de poker-dé, et pendant des semaines, nous avons joué ensemble en discutant.

Nous parlions de tout. Gérard nous avait initié à la démonstration de $1 = 2$ en utilisant une simplification où on divisait subrepticement par zéro les deux termes d'une égalité : c'était pétillant et mystifiant. Nous abordions aussi la question politique – non pas au sens habituel, le suivi de l'actualité, mais de manière globale, quasi philosophique ! Dans ce domaine, Gérard avait une culture dont il nous faisait en quelque sorte profiter...

- Tu sais, m'avait-il expliqué, être communiste, ce n'est pas une question de cœur. On n'est pas généreux, on n'a pas de bons sentiments comme les cathos. Quand on est communiste, on est tout simplement logique. Car le communisme est le système le plus rationnel.

J'étais impressionné. Et une autre fois :

- On dit souvent que le marxisme est une philosophie, et on place Marx à côté des autres philosophes classiques. C'est une erreur. Le marxisme est une science. Tu n'as pas lu pour l'instant, mais tu comprendras ce que je veux dire quand tu auras terminé le Capital. Fais-moi confiance. Une *science*.

Et tout à l'avenant. Gérard avait une grande aura. Il me fascinait par sa capacité à prendre un point de vue élevé, inattendu, intrigant, mais toujours pertinent. Alors je lui ai fait confiance et je suis devenu communiste. Issu d'une famille de la moyenne bourgeoisie, je n'avais pas été élevé dans le respect des valeurs capitalistes – juste l'honnêteté et le mérite. Je croyais en mon étoile, et pensais que révolution ou pas, je m'en sortirais toujours par mes études et mon travail. Je ne pensais donc pas sacrifier grand-chose en versant du côté des *rouges*. Bien sûr, ma famille ne serait pas contente, mais je me disais qu'ils étaient simplement rétrogrades et peureux.

Les événements de mai 68 ont commencé en... avril au lycée Clemenceau. Bien sûr, il y avait eu des journées de grève en février, l'occasion de rester chez soi un jour et d'avoir un peu plus de temps pour faire ses devoirs... et jouer – car on joue encore à quinze ans.

Je n'ai pas un souvenir exact de ce qui s'est passé ce matin de ma vie ordinaire de lycéen. A l'entrée du lycée, on nous distribue des tracts qui sentent bon l'alcool, on nous dit qu'il y a grève, et que nous devons soutenir nos camarades. Nous avons des revendications. Ah ? Oui. Mais lesquelles ? Je ne me souviens pas. C'était sans doute encore assez général, et d'ordre révolutionnaire. Lutter pour la liberté, contre le capitalisme (pas encore qualifié de sauvage) et contre l'injustice. Un thème en or, l'injustice. Ça marche toujours – à un moment ou un autre, tout le monde s'est fait brimer par un plus fort.

Je ne savais pas sur quel pied danser. S'il fallait aller en cours, j'irais en cours – c'était important les études, et même souvent intéressant. L'inconvénient, c'était plutôt l'excès de devoirs à faire chez soi, quand ils tombaient tous en même temps. Mais si je me retrouvais quasiment tout seul en tête à tête avec le prof, quel intérêt ? Il ne ferait pas un cours qu'il serait obligé de répéter par la suite. Alors j'ai décidé d'attendre devant le lycée et de voir comment les choses se présentaient. Gérard est arrivé essoufflé et m'a demandé de participer au piquet de grève au lycée Livet (un lycée technique pour lequel les classiques que nous étions avions quelque condescendance). Un piquet de grève ? Quèsaco ? Gérard m'a expliqué, il m'a dit qu'il y avait là-bas des *briseurs de grève* (cette expression toute nouvelle m'évoquait des voyous qui abîmaient la jolie plage en face de la maison de ma grand-mère – ah les salauds !) et je suis allé à Livet avec quelques camarades. Là-bas, il y avait déjà un barrage, et pas mal de désordre. Nous arrivions après la bataille. Finalement, Livet a aussi fait grève. Je trouvais tout cela assez amusant.

La grève est devenue permanente dans notre lycée. J'y allais retrouver mes copains. Je suis allé à quelques manifs – j'ai souvenir d'un défilé près des magasins Decré. C'était un matin de mai, le ciel était radieux, l'air frais. On chantait à tue-tête l'Internationale dont je ne connaissais pas encore bien les paroles, et c'était grisant d'être en cœur avec toutes ces voix, c'était émouvant – Woodstock avant la lettre. Et amusant aussi de reprendre les slogans qui partaient de la tête du cortège et nous arrivaient comme une houle. En plus, il y avait des filles – c'était peut-être l'occasion de faire connaissance, malgré ma timidité ? L'action révolutionnaire allait certainement nous rapprocher...

Pourquoi je faisais tout ça ? Parce que j'étais communiste ou marxiste – je ne savais pas trop – et qu'il fallait changer le monde, qui était bien trop en désordre. De Gaulle vieillissant ne pouvait guère constituer une icône pour la jeunesse – on savait qu'il avait organisé la résistance, mais c'était bien avant notre naissance. Cette partie du programme, les profs d'histoire la laissaient toujours de côté, on ne comprenait pas vraiment pourquoi. Trop polémique ? Et alors !

De toute manière, Gérard semblait savoir ce qu'il faisait, il était trop fort pour se tromper.

Les enfants que nous étions pensions que le monde qui nous entourait durait depuis mille ans, et qu'il fallait le changer. Ils ignoraient qu'il était né en même temps qu'eux, et qu'il était infiniment fragile. Pourquoi ne pas tout démolir pour reconstruire un monde meilleur ? Fastoche...

Des CAL (comités d'action lycéenne) ont été créés dans notre lycée. J'ai commencé à douter. Les revendications qu'ils apportaient étaient parfois si puériles ! Ou si outrancières ! Nous avons le droit d'étudier dans de bonnes conditions, de ne pas être saqués, mais nom d'un chien, c'étaient quand même aux profs de nous juger, non ? C'est eux qui savaient ! Et comment nous évaluer sans notes ? Comment distribuer les positions futures en fonction des aptitudes ? Le contrôle continu avait l'avantage de ne pas être stressant, et j'appréhendais les examens plus qu'un autre. Mais il y avait d'autres problèmes. Ainsi, même si à la longue les profs pouvaient se faire une idée de notre valeur dans une même établissement, les niveaux pouvaient être très différents d'une école à l'autre

et certaines, dans le privé par exemple, pouvaient avoir intérêt à surévaluer le niveau général de leurs élèves, j'en avais eu des exemples.

A bas la discipline et les brimades ! Je voyais bien que certains de mes copains « foutraient le merdier » dès qu'ils en auraient l'occasion. On savait comment ça se passait quand un prof n'avait pas assez d'autorité. Par exemple cette pauvre Marinette, la prof d'allemand, toujours en arrêt maladie parce qu'on *la déconnait* : on n'apprenait rien à son cours, on perdait son temps. Alors il en fallait encore, de la discipline et des pions.

D'un autre côté, j'adhérais totalement à l'idée de faire des études *pour s'instruire* et non pas pour avoir un métier. Tellement plus noble ! Il faut dire aussi que j'étais glacé de terreur à l'idée d'entrer dans la vie active, alors que la vie d'étudiant m'allait bien.

Quelques jours plus tard, nous sommes allés *libérer* les filles du lycée Guist'hau – mais elles s'étaient libérées toutes seules. Et délivrer celles de Chavagne – et là, nous n'avons rien pu faire devant l'épais portail qui barrait l'entrée tandis que la directrice qui nous criait de partir. Finalement, elles sont sorties par derrière, c'était drôle...

Au lycée, il n'y avait plus grand monde. Le surgé, surnommé Peau'd'fesses, tournait dans la cour, impuissant. Il avait sans doute eu consigne de faire profil bas. Ce qui se passait ne relevait plus de la délinquance scolaire.

Mais les manifs, ce n'était pas toujours drôle. J'ai assisté à une immense manifestation d'union Ouvriers – Paysans – Etudiants. On était assis à même le pavé sur le cours des Cinquante Otages, il faisait très chaud et soif, et on attendait les orateurs. Ils sont enfin arrivés. Ce qu'ils disaient était inintéressant. Soit les sempiternelles antiennes d'union - *les intérêts communs de la classe ouvrière et du monde paysan...* Soit des histoires interminables de négociations dont je ne connaissais ni l'alpha ni l'oméga, et je ne voyais pas le point de s'éterniser sans jamais parler du fond – la révolution.

Dans le lycée, les avis étaient partagés. Il y avait ceux qui étaient vissés par leurs parents et qu'on ne voyait plus. Peut-être aussi qu'ils n'en voulaient pas, de notre révolution – et j'avais de la peine à les comprendre. J'ai souvenir d'Alain Croissant qui tenait des propos très neutres et très prudents – je n'arrivais pas à le persuader de quoi que ce soit. Sans doute mes arguments étaient-ils trop faibles, et lui trop malin pour se laisser embringuer comme je l'avais été.

Certains profs avaient pris parti. J'ai souvenir de Bizien, le prof d'histoire et géo, nous entraînant dans le jardin des Plantes. C'était un de ces profs jeunes et séduisants qui plaisent aux élèves par leurs propos séditieux. J'avais eu un prof du même genre dans ma vie antérieure, à Jules Verne, et je n'aimais pas du tout ce style. Il nous incitait sagement à la révolution. Il avait l'air modéré, il disait que c'était à nous de décider, mais je voyais que les dés étaient pipés – malaise, c'était trop beau pour être vrai.

Souvenir encore d'un genre de comité central de lycéens auquel m'avait amené Gérard. On devait y décider la suite de la grève, les actions à envisager. J'y ai entendu les ténors du mouvement – à l'exception de mon ami, leur envie de montrer qu'ils étaient les plus intelligents, les plus grands connaisseurs de la doxa marxiste ou les plus radicaux était écœurante. Parfois, certains tenaient des propos ridicules par leur évidence. Je suis resté dans mon coin, silencieux. J'étais déçu : c'était ça, la révolution dont parlait Gérard ? C'était eux, les meneurs ?

Finalement, il y a eu cette énorme manifestation du 24 mai. Le lycée était pour moi maintenant un endroit de rendez-vous, rien d'autre, mais là, avec le monde qui s'était rassemblé place Saint Pierre, pas question de traverser pour retrouver les copains. J'ai entendu des explosions, c'était les bombes lacrymogènes des CRS dans la rue du roi Albert. Elles déclenchaient de grands mouvements de foule, ça courrait et c'était terriblement dangereux. Des étudiants m'ont repoussé vers l'arrière alors que je me dirigeais vers la préfecture :

- Retourne sur la place, c'est trop dangereux pour des gamins de ton âge, maintenant...

Mais oui, le 24 mai, c'était le jour de mon anniversaire, j'avais seize ans aujourd'hui... mais j'étais encore un gosse.

Les vapeurs lacrymogènes traînaient en lambeaux blancs dans l'air surchauffé, j'avais les paupières qui piquaient, la cathédrale était ouverte et on m'y a emmené pour me mettre de la farine autour des yeux après que je me sois rincé à l'eau bénite – l'archevêché avait donné sa bénédiction aux manifestants...

Mon meilleur ami qui était pensionnaire à Saint-Sauveur de Redon avait été libéré par anticipation et il était arrivé en stop à Nantes. Je suis allé le voir et il m'a proposé d'aller dans la maison de bord de mer de ses parents sur la presqu'île guérandaise.

- Mais comment faire ? Il n'y a plus d'essence, il n'y a plus de cars !

- Nous irons en stop, a-t-il décidé.

La suite est une autre histoire. Le voyage dans la deux-chevaux d'un syndicaliste nazairien auquel il aurait été peu délicat d'avouer que nous allions dans la maison secondaire des parents de mon ami, l'écoute d'Europe I et les récits de bagarres et de pavés de la rue Soufflot en direct le soir... et la reprise de contact avec la réalité bourgeoise, la plage désertée, l'odeur puissante du varech et des grandes vacances.

A la rentrée, au lycée, certains droits nous avaient été accordés – par exemple celui de fumer dans les couloirs et dans les classes quand il n'y avait pas cours. La belle affaire ! Il y avait un local de réunion pour les élèves. Bref, ce genre de petites choses – tout ça pour ça. Le lycée est devenu mixte un an plus tard – à mon sens une sottise, la vie d'un adolescent est assez compliquée naturellement, pas la peine d'en rajouter. Mais les maths restaient les maths et le latin le latin. Le vieux lycée allait avaler ces changements sans sourciller. Il en avait vu d'autres.

Je n'ai plus de relations avec mes amis de l'époque. Plus eu de nouvelles de Pierre Canette ni de Jean-Louis Billiard après le BAC. Philippe Viel est devenu chef du service de la pharmacie de l'hôpital de Quimper et donne encore parfois des petits concerts d'orgue. Quant à Gérard, je suis resté en contact avec lui pendant des années et ce qui s'est passé par la suite est une histoire si ahurissante qu'elle mériterait presque un roman. Je garde de lui l'idée précieuse que le monde est en désordre, et qu'il conviendrait bien d'y apporter plus de raison et de justice. Pour la fraternité, on verra une autre fois...